

manda un gros *bakchis* sans se déranger le moins du monde de son divan. Un autre homme m'ouvrit la porte de la galerie après m'avoir fait payer un petit *bakchis*. Je demeurai deux heures à contempler le magnifique spectacle qui se déroulait sous mes yeux. J'avais devant moi le vaste triangle que forme la ville de Constantinople; j'embrassais d'un regard, dans toute son étendue, le port que l'on appelle la *Corne-d'Or*; ce golfe a une lieue et demie d'étendue et aboutit à un amphithéâtre de collines. Deux choses donnent à Constantinople un aspect qui la distingue des autres villes de l'Europe: ce sont, en premier lieu, les minarets des mosquées, qui s'élancent dans l'air comme un mât de vaisseau; en second lieu, l'immense quantité des cyprès qui ornent les cimetières; or, chaque mosquée a un cimetière, de sorte que ce mélange d'arbres verts et de minarets peints en blanc produit un effet des plus bizarres. Après m'être rassasié de cette vue, je descendis; parvenu au rez-de-chaussée, je fus arrêté par le concierge, qui me demanda de nouveau un *bakchis*; cette fois je l'envoyai promener, non pas en turc, mais en très-bon français.

Un mois avant mon arrivée à Constantinople, un Anglais venant de Malte se présenta dans la rade, monté sur un petit bâtiment à vapeur qui lui appartenait: ce gentilhomme employa cinq ou six jours à visiter le port, le canal du Bosphore, les dépendances extérieures du grand sérail, et puis il s'en alla sans avoir mis pied à terre un instant. Je tiens cet Anglais pour un homme d'esprit; il est resté avec ses illusions; elles se seraient certes promptement dissipées s'il avait pénétré dans l'intérieur de la ville. A Naples, je n'avais plus retrouvé ni lazzaroni, ni flammes du Vésuve, ni macaroni; à Constantinople je n'ai plus retrouvé ni janissaires, ni turbans, ni cette pompe orientale dont je me faisais une si haute idée d'après ce qu'en disaient les anciens voyageurs.

Les Arabes passent encore à juste titre pour une espèce d'hommes magnifique; ils sont sveltes et admirablement bien faits, on retrouve dans leurs visages tous les traits bibliques; les Turcs d'extraction tartare sont au contraire très-charnus, leurs jambes sont courtes et souvent très-arquées; ils tournent facilement à l'obésité. La robe orientale et les larges pantalons cachent fort bien ces défauts, le turban rehaussait un peu le caractère de leur figure, qui est ordinairement des plus vulgaires: le nouveau costume imposé par la prétendue réforme à tous les fonctionnaires, semble n'avoir été fait que pour les rendre ridicules; on a affublé ces pauvres Turcs de longues redingotes grises ou blanches, semblables à celles que portent les convalescents dans les hospices de Paris; les pantalons, fort étroits, leur ôtent la liberté d'action; les bottes, chaussées fort incommode pour ceux qui n'en ont pas l'usage de très-bonne heure, les font vaciller en marchant. Le turban était certainement le beau idéal de la coiffure: les réformateurs l'ont remplacé par un énorme bonnet de laine rouge, que l'on enfonce jusqu'aux oreilles et qui donne à l'homme un air ignoble. Notre langue n'a pas de termes assez énergiques pour peindre la tournure grotesque de ces Osmanlis déguisés ainsi en convalescents. Le bas peuple, qui a conservé le sentiment national bien mieux que les classes élevées, voit avec indignation ce changement de costume; on n'a pu lui faire abandonner le turban et le castan. Si jamais le sultan, dans un moment de crise, voulait redonner quelque élan au peuple

turc afin de résister à une ligue des puissances chrétiennes, le meilleur moyen serait pour lui de rétablir sur-le-champ les janissaires et de reprendre tout l'ajustement oriental. Les janissaires composaient une milice très-turbulente et fort difficile à conduire, mais cette milice était en réalité le nerf de la nation. Sa destruction est à la vérité, aux yeux de beaucoup de gens, un titre de gloire pour Mahmoud: mais des hommes fort éclairés, qui habitent depuis longtemps Constantinople, envisagent la question bien différemment. Au reste, Mahmoud ne parut jamais se repentir d'avoir anéanti les janissaires et ne cessa de les regarder comme des ennemis personnels. Six mois après le massacre exécuté sur la place de Lat-Meidam, 1826, le sultan traversait un des cimetières de Péra, appelé le Petit Champ des Morts; il aperçut sur une tombe (1) le bonnet de janissaire; un soldat de ce corps avait été enterré en ce lieu deux siècles auparavant peut-être! le souverain tira son sabre et brisa à coups répétés l'insigne malencontreux; les gens de sa suite, voulant plaire au maître, se répandirent dans le cimetière et firent main-basse sur toutes les coiffures de ce genre qu'ils y rencontrèrent. Au bout de quelques jours, elle disparurent en entier des autres cimetières. Depuis cette époque, les moindres objets capables de rappeler le souvenir des vaincus de 1826 sont proscrits de la manière la plus sévère, et l'on traiterait comme un factieux l'homme qui les reproduirait au jour pour les mettre en vente. J'ai essayé vainement de me procurer un ancien bonnet de janissaire, j'ai même offert à des marchands du bazar un prix assez élevé; aucun d'eux n'a jamais pu me fournir ce que je désirais.

Il se trouve, parmi la colonie française établie à Péra, des négociants fort distingués et qui observent avec un soin extrême la marche des événements; l'un d'eux me disait: «Les prétendues réformes ont bien changé l'habillement des fonctionnaires turcs, mais elles n'ont fait faire aucun progrès à leur esprit; ces braves gens sont restés d'une simplicité antique; en voici quelques preuves. Péra est séparé de Constantinople par le port dont la largeur sur ce point peut être évaluée à trois fois celle de la Seine devant les Tuileries; on ne communiquait d'une rive à l'autre qu'au moyen de caïques, ce qui mettait une certaine lenteur dans les transactions commerciales; car pas un seul négociant franc n'habite la ville, sa vie n'y serait pas en sûreté. On parla longtemps d'établir un pont de bateaux pour obvier à cet inconvénient; enfin ce projet a été mis en exécution, et maintenant on va de Péra à Constantinople par un pont de bateaux grossièrement établi aux frais du gouvernement. Chaque personne paye en passant un très-léger tribut, comme sur le pont des Arts, à Paris. Au bout de deux mois d'existence, il fut prouvé que ce pont rapportait par jour 6,000 piastres, environ 1,500 fr.; c'était un magnifique résultat, et le divan assemblé en conçut beaucoup d'espérance pour l'avenir. Le plus fût des ministres proposa au Conseil réuni une chose admirable: «Voilà ce pont de Péra, dit-il, qui rapporte 6,000 piastres, ne pourrions-nous pas en bâtir à côté un autre qui rapporterait autant? cela produirait 12,000 piastres, c'est bien clair.» Chacun ap-

(1) Chaque tombe est surmontée, de côté de la tête, d'un pal dont le bout à la forme d'un turban, signe caractéristique du musulman: le pal qui surmonte la tombe d'une femme est orné d'un panier de fleurs; mais comme la plupart des femmes sont esclaves, on n'accorde que très-rarement aux personnes de leur sexe les honneurs du mausolée.